FRANCIS JAMMES 1868–1938

Les Géorgiques chrétiennes — Chant premier

Des anges moissonnaient à l'heure où bout la ruche.
On voyait sous un arbre et dans l'herbe leur cruche.

On eût dit que le ciel aspirait de l'amour
Au-dessus des épis débordant le labour.

De temps en temps l'un de ces anges touchait terre
Et buvait à la cruche une gorgée d'eau claire.

Sa joue était pareille à la rouge moitié
De la pomme qui est l'honneur du compotier.

Il reprenait son vol, et d'abord sa faucille.
Quelque autre alors foulait l'ombre qui fait des grilles.

Ou tous ils descendaient ensemble, ou bien encor
Ensemble reprenaient avec calme l'essor.

Chacun avait passé le bras à sa corbeille
Dont les tresses formaient comme un essaim d'abeilles.

Clarté fondue à la clarté, ces travailleurs
Récoltaient du froment la plus pure des fleurs.

Ils venaient visiter sur ce coin de la Terre
La beauté que Dieu donne à la vie ordinaire.

S'ils s'élevaient, leurs yeux vers un enclos banal
S'abaissaient où l'aïeul assis lit son journal.

La ferme était massive avec des ombres larges
Que le soleil des blés encadrait de ses marges.

Les ailes rabattues des contrevents épais
Ménageaient au dedans l'ombre, sœur de la paix.

Le bonheur entourait cette maison tranquille
Comme une eau bleue entoure exactement une île.

Là, père, mère, enfants rompaient avec amour
A côté de l'aïeul le pain de chaque jour.

Les mêmes anges dont les moissons s'embellissent
Inspiraient les propos de ces gens sans malice.

Il faut, le blé, disait le père, est abondant,
Faire la part de Dieu plus grande au mendiant.

Il faut, disait la mère, en songeant à sa fille,
Économiser l'or que fait choir la faucille.

Il faut, disait un fils, des chiens qui aient bon pied :
Quand le chaume est nombreux, nombreux est le gibier.

L'une des brus disait : il faudra cette année
Remplacer du salon les étoffes fanées.

Il faut, disait la fille, au goût peu compliqué,
A mon chapeau de paille un champêtre bouquet.

Il faut, disait l'aïeul, quand l'épi ploie la tête
Et le vieux, que la tombe et la grange soient prêtes.

Au loin le ciel solide au sommet d'un coteau
Tendait un inflexible et lumineux cordeau.

Mais tout était fraîcheur et noirceur à la base
Où l'eau, d'un cours interrompu, creusait son vase.

Une flûte monta la gamme et descendit
Et remonta. Quelque sonnaille répondit.

Puis la sonnaille et sa sœur la flûte se turent.
Il ne resta plus rien que la vision dure :

La ligne nettement qui se continuait
Sous cet azur trop bleu pour qu'il pût remuer.

Les anges moissonneurs à cette heure du somme
Étendirent leurs belles ailes sur les hommes.

Par les échelles d'or que le soleil suspend
Aux fentes des volets l'illusion descend.

L'agriculteur rêva de sa future race,
Des terres qu'elle aurait, spacieuses et grasses.

Sa sieste lui montrait les chariots du soir
De gerbes rayonnants comme des ostensoirs.

Il voyait l'instrument qui par la canicule,
Ailé, griffu, tranchant, dans les sillons circule.

Les femmes de ses fils, le sein gonflé d'amour
Guettaient par la fenêtre ouverte leur retour.

Elles apparaissaient robustes, encadrées
Par les plantes grimpant aux montants des croisées.

Le soleil saluait ces beaux êtres debout
Sur leurs vivants piliers où l'avenir tient tout.

Une agitation légère du feuillage
Apportait la fraîcheur sans amener l'orage.

Des hymnes s'élevaient ainsi que des vapeurs
Et planaient en tremblant sur la fin des labeurs.

Des ouvriers aux mains rudes, lentes et lourdes,
Ramassaient leurs haillons, leurs paniers et leurs gourdes.

La colline étendant le bras marquait l'arrêt
Aux bœufs dont on eût dit que le couple s'ancrait.

Et quand l'agriculteur à la sieste fit trêve,
Il vit que le réel l'emportait sur le rêve.

Il alla retrouver ses fils parmi les champs
Jusqu'à l'heure paisible où fleurit le couchant.

La Terre entra dans l'ombre avec toute sa gloire.
Des chevaux pleins de nuit s'en revinrent de boire.

Au long des flancs des bêtes que l'on dételа,
Sous un souffle le flot du froment ruissela.

Quand les fils les premiers rentrèrent à la ferme,
Leurs femmes attendaient, le cœur et les pieds fermes.

Et le père devant ces tableaux retrouvés
Reconnut que tantôt il n'avait pas rêvé.

Ils prirent leur repas, les fenêtres ouvertes.
De fruits bien arrangés la table était couverte.

Les nombreux serviteurs mangèrent à leur tour ;
Puis ils cuirent le pain, fils du blé, dans le four.

Les anges, revenus de la moisson, bénirent
Ce pain que pour le four ces serviteurs pétrirent.

Le pain qu'il faut gagner à la sueur du front.
Le pain que dans le deuil et dans la joie on rompt.

Le pain qui fut offert par Abraham aux hommes
Venus au nom de Dieu pour détruire Sodome.

Le pain tombé du ciel pour le peuple au désert,
Quand sécha la rosée dont le sol fut couvert…

Le pain dont le Seigneur a promis l'abondance
A ceux-là qui vivraient dans son obéissance.

Les êtres immortels assis sur l'escabeau
Trouvaient que notre sort dans l'ombre est toujours beau.

Sur le front du vieillard dont la face est ridée
Reste inscrit le sacré mystère de l'idée.

Deux jeunes cœurs épris de retraite sont pleins
De richesses qu'un roi voudrait capter en vain.

Le pain noir prend le goût du miel, quand on le mange
Dans l'air que Dieu parfume avec des ailes d'anges.

Tous ceux assis à l'âtre ou debout priaient bas
Mais comment ils priaient ils ne le savaient pas.

La pâte au feu levait ainsi que le blé lève
Dans les flammes de Mars qui font bouillir la sève.

Les âmes se haussaient comme font tour à tour
Le foyer du soleil et le foyer du four.

Quelle autre manne au ciel tout gerbé d'étincelles
Le Seigneur préparait qu'il offrait en modèle ?

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien
Puisque sans Vous l'homme n'a rien et ne sait rien.

C'est Vous qui apprenez ce que nous voyons faire
Aux doigts dans le pétrin croisés comme en prière.

C'est Vous qui enseignez les bras à supplier
En brandissant la pâte afin de la lier.

C'est Vous qui des soupirs du travail qui halète
Tirez des mots d'amour que scande le poète.

Notre Père des Cieux, considérez ces gens
Et montrez-Vous pour eux tel qu'un maître indulgent.

Père des moissonneurs, voici Votre faucille ;
Comme des champs de blé Vous tranchez les familles.

O Père des meuniers ! voici Votre moulin :
Cet Univers qui tourne, et nous sommes Vos grains.

Père des boulangers, pétrissez notre argile,
Multipliez les pains dont parle l'Évangile.

Le chef de la maison avant qu'on reposât
S'en vint à la cuisine et avec tous causa.

Et le moindre incident de cette vie rustique
Grandissait comme un vers dans le vent poétique.

Un jeune matelot était rentré aux champs.
A travers ses récits on voyait l'océan.

Ainsi, entre les fûts des forêts de résine,
Continue la couleur de la plaine marine.

Évoquant l'Amérique et ses géants maïs,
Il préférait pourtant le grain de nos pays.

Il contait l'arbre à pain qui pousse sans culture,
La vie à Tahiti dans la simple nature.

Et les vieux subissaient, leurs têtes disant oui,
De ces mondes lointains le prestige inouï.

Une fille de ferme au placide visage
Attentive écoutait ces histoires sauvages.

Le lumignon fumeux éclairait dans sa main
Une pêche teintée de jaune et de carmin.

Toute son attitude avait cette noblesse
Que l'antiquité prête aux robustes déesses.

On eût dit, dans ce temps où notre sol produit,
Qu'elle trônait ainsi que la reine des fruits.

Cet amour qui naissait dans le cœur de cet être,
Les anges l'approuvaient, les vieillards et le maître.

La Terre en appelait à la Mer pour unir
Les moissons du présent aux moissons à venir.

Les champs sont des brebis qui restent au village.
La race y doit veiller dont ils sont l'héritage.

Dieu même a disposé pour ces troupeaux dormants
Qu'il semble préférer d'antiques instruments.

Le clocher du village ainsi qu'une houlette
Domine les toisons de la récolte prête.

Derrière ces produits qu'elle sait protéger
La colline s'étend comme un chien de berger.

Et l'enfant qui la siffle arbore à la coiffure
L'épi que le soleil fait de sa chevelure.

Le froment jeté bas en ce soir préparait
Quelque jeune semeur qui le relèverait.

Le cœur quand il s'éprend est le nid où veut naître
Une âme dont déjà le frisson le pénètre.

Dans ce cœur qui germait aujourd'hui, ce frisson
N'était-il pas issu du vent dans la moisson ?

Cette scène évoquait le tableau d'un autre âge.
Tout y gardait son prix pur de tout alliage.

La cruche n'était plus sur le front un fardeau,
Couronne du travail faite de terre et d'eau.

Une ancienne, le bras recourbé comme une anse,
Et qui rentrait du puits, respirait la puissance.

Elle s'arrêta net laissant sur tous planer
Son regard d'ombre avant de se découronner.

On se tut. On sentait les anges en prière
Près de ce serviteur de l'existence austère.

Quand elle eut élevé la cruche dans ses mains
Et puis l'eut reposée elle dit au marin :

Tu sais que cette fille est ma petite-fille.
J'ai conservé l'argent qu'elle a de sa famille.

J'avais toujours pensé que vous seriez promis
Lorsque tu reviendrais habiter le pays.

Je sais ton sentiment et sais qu'elle est vaillante
Comme tu es vaillant et sera ta servante.

Il répondit : vous avez bien connu mon cœur.
Je serai votre enfant et serai laboureur.

L'amoureuse voilait de ses mains son visage
Pour en cacher la flamme à tout son entourage.

Son aïeule reprit : cela me paraît bien,
Mais sans l'avis du maître il ne faut faire rien.

Le maître était debout. Il inclina la tête.
Comme on ouvrait le four la flamme leur fit fête.

On vit mûrir le pain et sur lui s'éployer
L'Été quotidien que l'on nomme un foyer.

C'était Dieu qui, levant la main parmi cette ombre,
Jurait à ses enfants des récoltes sans nombre.

La maison s’endormit. La nuit comme au désert
Dressa sa tente et mit ce saint peuple à couvert.

Tente brodée en or d’épis, qui nous rappelle
Que le ciel a copié les terrestres javelles.

On eût pu voir ce ciel de Juillet refléter
Les tableaux qui venaient dans les champs d’exister.

Le même chariot tantôt chargé de gerbes
Semblait être engagé dans ces hauteurs superbes.

La route, avec la Croix de mission, c’était
Cette voie où l’azur de la nuit est lacté.

On aurait retrouvé cette juste balance
Qui dira si l’épi de la récolte est dense.

La vierge et le bouvier causaient comme à midi
Sans craindre le serpent à cette heure engourdi.

Ainsi se répétaient au-dessus de nos têtes
Les frustes visions des anciens poètes.

Ceux-là n’écrivaient point mais ils levaient les yeux
Vers la lyre qui joue au seul rythme des cieux.

Quel était donc ce bruit semblable à du silence
Et qui donc à ce vide imposait des présences ?

Les Gardiens conduisaient à l’éternel Séjour
Les âmes, ces épis de nos corps, ces labours.

Au-dessus des cités, au-dessus des campagnes,
Chaque ange s’envolait enlevant sa compagne.

La gerbe dépouillée était restée en bas
Rendue à son argile, enlevée à nos bras.

Ainsi que commandait le bon maître à sa ferme
Le bon Maître là-haut se montrait doux et ferme.

L'un avec du froment faisait du pain au four,
L'autre avec l'âme au Ciel fabriquait de l'amour.

Tout avait le frisson de la clarté lunaire,
Ce jour vu à travers l'ombre que fait la Terre.

C'est l'heure où l'impie même en élevant les yeux
Marque l'horreur de l'ombre et le désir de Dieu.

Les plans sont confondus, il n'est plus de distance.
Le sol est une seule vague qui s'élance.

C'est ainsi que la mort comme sa sœur la nuit
Ne jette qu'un seul voile à des corps infinis.

Tandis que se fondaient les couleurs sur la terre.
Chaque bruit devenait plus pur et solitaire.

Le nocturne se fit le chant d'un jour moins chaud.
La sonnaille devint le timbre du crapaud.

Une flûte de terre agile, c'est la caille,
Remplaça le pipeau que dans le buis on taille.

Ce timbre et cette flûte étaient répercutés
Par le cri du hibou, liquide et sangloté.

Ainsi que reparaît la lune entre les nues
Le grillon reprenait quand ces voix s'étaient tues.

Ces nues couraient l'une après l'autre à ces hauteurs,
Brebis de l'invisible et du divin Pasteur.

De nos âmes c'était une touchante image :
La laine se détache ainsi que le nuage.

Troupeau de l'Évangile, ineffable et béni,
De la terre il passait dans ce ciel infini.

Bientôt l'aube éleva son épaisse fumée
Comme d'un feu des champs que masque encor la haie.

Avec une dernière étoile de vermeil
L'Aurore qui riait rallumait le soleil.

Et l'angélus alors couronnant le nocturne
Laissa les pleurs de Dieu déborder de son urne.

Cependant au-dessus de la nuit et du jour
Un mystère naissait qui débordait l'amour.

Ce n'était pas assez sous le ciel comme une arche
Que la moisson fût large autour du patriarche.

Près des anges gardiens ce n'était pas assez
Que deux êtres si beaux se fussent fiancés.

Que la nuit eût repris l'hymne de la journée
Ce n'était pas assez pour la Bonté innée.

Honneur sans nom rendu au froment le matin
Le Fils de Dieu prenait l'apparence du pain.

Avant que le premier de mes chants ne s'achève
Vers Dieu mon cœur plus lourd et plus grave s'élève.

Ma jeunesse ne fut qu'un rondeau gracieux
De filles que le vent touche et découvre un peu.

Maintenant il me faut du calme pour écrire,
Car ma barbe blanchit autour de mon sourire.

J'entreprends dans mon âge mûr ce grand labeur.
Il est le fruit que donne au bel Été la fleur.

Mon fruit plus que ma fleur pèse, mais est utile.
Ma charrue fit souvent les champs d'autrui fertiles.

Moi-même profitant de ce que j'ai été
Je veux avoir un lot dans mon bien récolté.

Bien d'autres avant moi ont chanté cette terre.
Tout livre que l'on ouvre est rempli de lumière.

Chaque voix inspirée affirme de nouveau
Que plus on le répète et plus le monde est beau.

La source qui fut là pour Ovide et Virgile
Est la même qui luit dans ce bas-fond d'argile.

Au chevreau que l'on sèvre il semble que le bois
Produise chaque baie pour la première fois.

Ainsi moi à mon tour comme ces grands ancêtres
Et comme le chevreau j'ai vu le monde naître.

Si nombreux qu'aient été les poètes du blé
Je le célèbre aussi et n'en suis pas troublé.

Il n'est pas de poème égal à la prière,
La même répétée et par toute la terre.

Donc comme si jamais nul n'eût parlé d'amour
Ici j'ai fiancé deux enfants du labour.

Telle à la cime une cigale continue
Sa sœur dont la dépouille au pied s'est abattue.

Le roseau de Mantoue aux lèvres du zéphyr
Lorsque le cygne est mort continue à gémir.

C'est ainsi que le vers dont j'use est bien classique,
Dégagé simplement par la seule logique.

Après un grand combat où j'avais pris parti
Je regarde et comprends qu'on s'est peu départi.

Devenu trop sonore et trop facile et lâche
Le pur alexandrin, si beau jadis, rabâche.

Le vers libre ne nous fit pas très bien sentir
Où la strophe s'en vient commencer et finir.

Mais quelques libertés, quand il les voulait toutes,
Ce dernier les conquit. Elles ouvrent la route.

Si rares qu'elles soient, elles sont bien assez.
Les vers seront égaux et pas assonancés

Comme l'oiseau répond à son tour à l'oiselle
La rime mâle suit une rime femelle.

Quoique les vers entre eux ainsi soient reliés
J'accepte qu'un pluriel rime à un singulier.

Encor tel que l'oiseau, qui du ciel prend mesure,
Le rythme ici et là hésite à la césure.

L'hiatus quelquefois vient à point rappeler
Celui qui est poète au plus simple parler.

Alors que l'e muet s'échappe du langage
Je ne veux pas qu'il marque en mon vers davantage

Les syllabes comptées sont celles seulement
Que le lecteur prononce habituellement.

Ayant fixé ce bref mais sûr art poétique,
Mon inspiration me rouvre son portique.

Sous le beau temps luisant et qui fait vibrer tout
Mes héros qui dormaient sont de nouveau debout.

Une même harmonie à leur réveil anime
Les sillons que l'on fauche et les vers que l'on rime.

Les vitres de la ferme aux rayons blonds du ciel
Semblent à l'orient toutes pleines de miel.

Venez. Récoltons-le. Voyez comme il abonde
Et comme la rumeur de la ruche est profonde.

Une batteuse dont la voix s'enfle soudain
Ronfle, imitant le vol de millions d'essaims.

La gerbe à terre, avec sa ceinture de paille,
Simule quelque abeille à la géante taille.

La fiancée en marche a ce balancement
De l'ouvrière au cœur de la rose buvant.

Elle va dans les champs où comme hier moissonnent
Les anges et les gens dans le soleil qui sonne.

Le fiancé voit derrière elle l'horizon
De cet océan d'or qui n'a pas de mousson.

Il songe à la chaumière à l'ancre où leur ménage
Attendra que la mort le descende au rivage.

Mon Seigneur ! J'ai fini ce chant. Bénissez-moi
Comme ces deux enfants qui engagent leur foi.

Cette aumône comment Vous la reconnaîtrai-je ?
Vos bienfaits ont fondu sur moi comme la neige.

Hélas ! Je ne peux pas Vous offrir ce qu'ils font
La récolte des blés à la sueur du front.

Lorsque Vous Vous donnez Vous-même, ô Pain des anges !
Je moissonne un froment qu'aucun être ne mange.

C’est le souffle cueilli sur un chaume imparfait.
Je n’ai rien d’autre à Vous offrir ! Seigneur, qui sait ?…

Peut-être accueillez-Vous avec une âme égale
Le chant des séraphins et celui des cigales.

N’ayant rien d’autre à moi, vers Vous j’élèverai
Cette motte de terre enlevée au guéret.

C’est mon cœur. Il n’est bon à rien ni à personne.
C’est pourquoi le mouillant de pleurs, je Vous le donne.